



Le concept de phobie

La phobie est une crainte angoissante, une peur irraisonnée surgissant lors de la confrontation à certains objets ou certaines situations dénuées *a priori* de caractère réellement dangereux.

MYTHOLOGIE

Le terme phobie vient du grec *phóbos* (Φόβος), mot qui dans son acception commune signifie peur panique, effroi, épouvante, et qui désigne aussi, en tant que nom propre, le personnage mythologique qui incarne et induit de telles émotions : *Phóbos*. Celui-ci a un frère jumeau, *Deimos* (qui signifie terreur), et on peut imaginer sans grande difficulté l'ambiance familiale qui devait régner dans ce faubourg de l'Olympe, d'autant que leur père, Arès, veut faire la guerre, et leur mère, Aphrodite, veut faire l'amour. Insensibles de toute évidence à la prescription maternelle, qui devait faire *flori* 4000 milles ans plus tard, les petits optèrent pour la guerre après avoir eu certainement beaucoup de mal à se structurer du fait des injonctions parentales contradictoires qui devaient être pluriquotidiennes. Leur courte généalogie apporte de surcroît des indications supplémentaires.

Arès, le père des jumeaux, est donc le dieu de la guerre offensive et de la destruction. Il n'est pas très aimé au sein de l'Olympe. Dans *l'Illiade*, son propre père, qui n'est rien d'autre que Zeus, ne lui cache pas son ressenti : « *Je te hais plus qu'aucuns des dieux qui vivent sur l'Olympe, car tu ne rêves que discordes, guerres et combats.* » Quant à sa mère Héra, épouse de ce dernier, elle lui en veut beaucoup d'avoir pris le parti des Troyens lors de la guerre de Troie (« *Combien de braves Achéens n'a-t-il pas fait*

périr à tort et à travers ! ») et le traite de « fou qui ne connaît aucune loi ». Au sein de l'Olympe le bruit court même que Zeus serait étranger à la conception du petit, que Héra serait tombée spontanément enceinte par reproduction non sexuée grâce à une fleur magique aux vertus fécondantes que lui aurait procuré la déesse Flore...

Seule Aphrodite témoigne de l'affection à celui qui est initialement son « bon frère », préfigurant ainsi, des milliers d'années avant notre époque, l'attrance inconditionnelle d'un nombre croissant d'ingénues pour les psychopathes de renom quand bien même se lanceraient-elles, en place publique seulement, dans un combat idéologique acharné contre eux. La relation fraternelle qui unit Aphrodite à Arès, n'empêchera pas celle-ci de devenir sa maîtresse alors qu'elle est déjà mariée à Héphaïstos. Ce dernier, bafoué et hors de lui, capturera les amants dans un filet et les exhibera à la risée de l'Olympe. Arès ira se réfugier en Thrace, ruminant sa rage prompte à accentuer sa psychopathie.

La haine du grand-père, le mépris de la grand-mère à l'égard de leur « fils » issu peut-être d'une conception sans père, la psychopathie de celui-ci, l'inceste à peine dissimulé avec Aphrodite, femme adultère, la famille recomposée puis décomposée, le tout baignant dans un bouillon d'ambiguïté, d'incertitude et de secret, les injonctions paradoxales des parents aux deux jumeaux, tous les ingrédients sont présents pour que ces derniers deviennent cette fois-ci des psychopathes purs et durs. Il ne manque que le foot et les écrans connectés, mais à cette époque barbare, ces instruments de concorde familiale et de cohésion sociale n'existaient malheureusement pas.

Il est apparemment curieux que le psychopathe Phobos, qui *a priori* ne craignait rien, soit à l'origine du terme phobie, apanage de celui qui craint, la mise en acte psychopathique ne laissant pas entrevoir, en apparence tout au moins, une once de peur. En apparence seulement, car chez certains psychopathes, c'est parfois celle-ci qui déclenche l'attaque, disparaissant instantanément du même coup du champ de l'observation opératoire. On pourrait de ce point de vue envisager le destin des deux jumeaux comme le fruit d'une identification au père agresseur. La tradition psychopathique se perpétuera effectivement dans la famille : Arès,

Deimos, Phobos et même le fils de ce dernier, passent l'intégralité de leur vie à agresser, à cogner, à détruire.

Quoi qu'il en soit et en ce qui nous concerne, *Phobos* est en fait l'objet phobique, celui qui fait peur, celui dont l'autre, le sujet phobique, a peur. Mais une attention plus fine nous invite à mentionner ce qui se cache derrière cette épopée. L'objet phobique n'est que le produit d'un déplacement et l'écran de projection de représentations refoulées car indésirables pour le sujet. Un danger externe clairement assignable remplace un danger interne source d'angoisse et difficilement identifiable. C'est ainsi que les achéens honoraient le dieu Phobos afin de conjurer leur peur de partir au combat.

Arès est devenu Mars chez les romains et Aphrodite Vénus, puis tous deux des planètes, nos voisines les plus proches. Quant à Phobos et Deimos ce sont les deux satellites de Mars. Avis aux amateurs du déménagement interplanétaire...

LES TEMPS ANCIENS

Depuis Hippocrate et jusqu'au XIX^e siècle, la littérature rapporte des descriptions cliniques d'hommes qui souffraient de peur de « ce qui n'a pas lieu d'être effrayant ». Tel sujet entrainé dans un état de panique à la vue d'une souris, tel autre refusait d'entrer dans une boucherie, tel autre ne pouvait se rendre au marché de la ville voisine sans trembler, bégayer, transpirer, tel autre était en proie à une crainte irraisonnée à la vue d'un simple nuage annonçant un hypothétique orage. Pendant des siècles la phobie fut « *sinon la vertu en tout cas l'apanage du peuple, du pauvre* » (A. Birraux) et à cela il n'y avait rien à redire : elle était naturelle. La peur de la souris, du sang, de la foule, de l'orage, faisait partie intégrante de la personne, de son originalité, de son tempérament, de sa manière d'être au monde. Cette curiosité était tantôt considérée comme un trait identitaire, comme le timbre de la voix ou la couleur des yeux, tantôt comme une faiblesse, tantôt comme la trace d'une mésaventure désagréable, une frayeur ancienne réelle, comme la cicatrice atteste d'une ancienne blessure. L'entourage immédiat du sujet acceptait de manière variable la chose et, selon les cas et les circonstances, faisait preuve de compréhens-

sion, proposait son aide ou exprimait sa moquerie, son irritation, et le plus souvent sa résignation.

A côté de ces phobies naturelles il y avait des phobies surnaturelles. L'objet phobique y était plus lointain, plus évanescent, plus tapi dans l'ombre : le cri de la chouette qui annonçait la mort, certains objets prenant figure humaine quand il faisait nuit, telle personne du village supposée jeter des sorts, tel animal chimérique, telle inscription graphique. Ces phobies matinales d'obsession étaient indissociables de la représentation de la vulnérabilité, de l'infériorité, de la faiblesse et de la finitude humaine, ainsi que de l'acceptation résignée et souvent bénéfique d'une part de transcendance. Des choses plus fortes que l'homme menaçaient celui-ci. Du paléolithique à la période classique, la religion offrait à l'homme un panel d'objets phobiques et autant de solutions pour s'en protéger. En révoquant et vouant à la forclusion la référence transcendantale, les supposées Lumières et la Révolution Française assigneront l'homme à un libre arbitre fragile dont la destinée sera, quelques deux cent ans plus tard son autodéfication. L'objet phobogène désertera l'Olympe ou le Ciel pour résider dans le seul réel.

CONCEPT DE NÉVROSE

La phobie ne devint une entité pathologique qu'à partir de la naissance de la psychiatrie à la fin du XVIII^e siècle, puis de son développement au cours des deux siècles suivants. William Cullen (1710-1790) est un des premiers médecins de son époque à mettre en avant le rôle du système nerveux dans la genèse de nombreuses maladies, alors que, depuis deux millénaires, la théorie des humeurs constituait la référence centrale de la médecine. Pour ce médecin, le tonus d'un individu est sous la dépendance des excitations externes qui modifient le fonctionnement de son système nerveux. Lorsque celles-ci s'amplifient, surgissent des spasmes et lorsqu'elles s'éteignent, l'atonie. En ce sens W. Cullen peut être considéré, à l'instar d'Hippocrate, comme un des précurseurs de la psychosomatique. Il distingue 4 classes de maladies selon l'état de pléthore (excès) ou de manque (déficit) : les pyrexies (maladies fébriles), les cachexies résultant de mauvaises habitudes corporelles, les maladies locales comme les

tumeurs, et enfin les névroses, terme qu'il crée et qui apparaît pour la première fois en 1777 dans son ouvrage « *Essai sur l'exercice de la médecine à l'usage des étudiants* ». Les névroses ainsi définies comprennent toute altération du système nerveux sans fièvre ni lésion décelable des organes, telle l'épilepsie perçue comme une excitation extrême, les comas, les adynamies, et les vésanies, ces dernières correspondant aux futures maladies mentales (*vesania*, de *vesanus*, insensé).

En totale concordance avec l'apport de Cullen dont il fut le traducteur, l'aliéniste Philippe Pinel, reprendra ainsi la définition des névroses en 1818 : « troubles de la sensibilité et de la mobilité que n'accompagnent ni fièvre primitive, ni inflammation, ni lésion des structures », trouvant leur origine soit dans des « causes morales » (attribuables aux passions), soit dans une origine neuro-végétative (réactions viscérales touchant le cerveau). Sous l'impulsion de Jean-Baptiste Pussin, responsable des infirmeries de l'Hôpital Bicêtre, Pinel préconisera le « traitement moral » des aliénés, indissociable de la compréhension de l'origine des troubles.

C'est seulement vers 1870 que la psychiatrie utilise le substantif phobie et l'intègre dans la nosographie des névroses qui se limitait jusqu'alors à l'hystérie, l'hypocondrie et la neurasthénie. En 1878, Westphal décrit l'agoraphobie, limitée alors à la « peur de traverser des places et des rues », et en 1879, c'est au tour de Ball de décrire la claustrophobie, puis l'éreutophobie, cette peur de rougir en public, première description d'une phobie sociale. En 1880 le terme phobie apparaît dans la langue française. En 1903, Pierre Janet introduit le terme de phobies de situations sociales. Il les rattache, tout comme les obsessions, à la psychasthénie, dont il attribue l'origine à une baisse de la tension psychique.

En 1895, Freud isole la « névrose d'anxiété » qui deviendra névrose d'angoisse. Cette dernière comporte 3 expressions cliniques : une attente anxieuse quasi permanente, flottante mais pouvant se fixer sur un objet ou une situation banale, des états anxieux paroxystiques et des phobies, notamment l'agoraphobie. Dans la foulée, son article *Obsessions et phobies* établira une distinction définitive entre la pathologie phobique et la pathologie obsessionnelle.

En 1909, Freud publie *Le petit Hans, Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans*, et en 1922, un appendice à l'analyse de celui-ci. En 1926, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, il décrit les mécanismes générateurs de la phobie, qu'il dénomme hystérie d'angoisse, la différenciant ainsi de l'hystérie de conversion et des obsessions.

Sous l'influence de Freud, l'évolution de la nosographie aboutira à une classification des névroses en deux grands groupes : les névroses de défense et les névroses actuelles. Les névroses de défense regroupent alors l'hystérie de conversion, la névrose phobique et la névrose obsessionnelle. Les névroses actuelles regroupent la névrose d'angoisse, la névrose post-traumatique et l'hypocondrie névrotique.

La classification psychodynamique d'Henri Ey maintiendra cette distinction. Jusqu'aux années 1970, l'entité clinique névrose phobique persiste et signe, associant symptômes et organisation spécifique de la personnalité.

DÉNI DE L'HISTOIRE DU SUJET

À partir des années 1960, le DSM (Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux, American Psychiatric Association, Traduction française. Crocq M.-A et coll., Elsevier Masson, 2015) fera progressivement voler en éclats la nosographie psychanalytique, éclats regroupés pêle-mêle au sein d'entités critériologiques peut-être plus fidèles à l'épidémiologie, mais totalement coupés de la psycho-dynamique et de l'histoire du sujet, évacuées sans autre forme de procès.

Dès 1969, sous l'impulsion du courant comportementaliste britannique, Isaac, Marks et Gelder distinguent trois entités au sein des phobies : l'agoraphobie, les phobies sociales, les phobies spécifiques. Marks considère l'agoraphobie comme autonome vis-à-vis de l'anxiété, relevant essentiellement d'une thérapie comportementale. Inversement, en 1980, Klein (USA) considère cette pathologie comme une conséquence du trouble panique, nécessitant un traitement chimiothérapique. La palabre s'instaure et persiste encore de nos jours.